

EXPERIENCE D'UNE APPRENTIE GEOGRAPHE

Deleau RAZAFIMANANTSOA

Nous avons entrepris des recherches sur la commercialisation des bovidés et la consommation de la viande bovine à Tuléar afin d'aboutir à un mémoire de géographie.

La commercialisation est née de la nécessité de relier le producteur au consommateur. Analyser l'ensemble des mouvements des bovidés et enregistrer les variations de leur coût, c'est-à-dire suivre les bovidés de leur parc au marché est donc l'aspect le plus tangible du travail. Mais la commercialisation peut aussi concourir à l'augmentation de la production et au développement économique de la région en facilitant le passage d'une économie de subsistance à une économie de marché. Autrement dit, le passage d'un élevage dit « contemplatif » à une activité lucrative.

Pour nos recherches, nous avons envisagé quelques centres d'enquêtes dont :

— les marchés de bestiaux de Tuléar,

— les points d'origine des bovidés vendus ou l'aire d'approvisionnement de Tuléar en bovidés et les destinations des bovidés commercialisés.

Pour un maîtrisant, un certain nombre de problèmes, d'abord matériels, se posent pour l'exécution du travail. C'est alors que notre introduction dans l'équipe de recherches de l'ORSTOM, dans le cadre du Programme de Convention ORSTOM-MRSTD sur le Développement de l'Élevage Bovin dans le Sud-Ouest de Madagascar s'est avéré des plus bénéfiques.

C'est dans ce cadre que nous avons eu la possibilité d'aborder pour la première fois le terrain avec une équipe composée d'un ethnologue, d'un géographe et d'un malgachisant. Notre objet d'étude portait sur la commercialisation des bovidés et les revenus obtenus de la culture du coton dans le Sud-Manombo. Ces deux sujets paraissent, au premier abord, assez éloignés l'un de l'autre mais on a pu établir des liens étroits entre eux dans la mesure où la culture cotonnière et les revenus qu'elle permet de dégager conditionnent les circuits des bovidés, sans parler de toute la vie économique et socio-culturelle de la région.

Le but des recherches ayant été fixé, le problème était de savoir comment procéder pour obtenir des résultats. Les enquêtes doivent tenir compte des contraintes socio-ethnologiques spécifiques de la région, comme le dit C. Geertz, il faudrait franchir une « espèce de frontière morale ou métaphysique ». La technique d'approche a donc représenté un aspect des plus importants lors de ces études sur le terrain.

Bien sûr, nous avons pu bénéficier d'une formation sur la méthodologie de

recherche et sur l'anthropologie sociale mais celles-ci n'étaient que des théories. Les réalités sur le terrain apparaissent très différentes des connaissances livresques. Comment approcher et surtout faire parler ces paysans ou ces maquignons qui vous considèrent comme des étrangers ne parlant pas le même langage qu'eux ? Et qui, en outre, abordent un sujet assez délicat se rapportant aux rentrées d'argent, au nombre de bovidés de chaque troupeau ; bref, des sujets indiscrets ou même tabous. Pour ces villageois, nous sommes des intrus professionnels.

Les conseils et les indications de l'ethnologue tant au niveau psychologique que sociologique, ainsi que l'expérience des autres étaient donc salutaires.

Après discussion, s'agissant du marché aux bovidés d'Ankililoaka, nous avons opté pour le premier contact auprès des officiels. Pour l'accès aux documents et archives, cette approche a été fructueuse mais il n'en a pas été de même pour les conversations engagées avec des maquignons et autres opérateurs du marché. En effet, notre arrivée au beau milieu du marché d'Ankililoaka et surtout notre présentation aux officiels, effectuée à ce moment-là a entraîné des suspicions et des doutes chez les informateurs. Après deux ou trois conversations où nous avons pu constater que nos interlocuteurs étaient butés sinon renfermés, nous avons été dans l'obligation d'abandonner pour un moment les enquêtes et de trouver une autre stratégie. C'est ainsi que, pendant deux heures d'affilée, nous avons pris la place du perceuteur pour enregistrer les ventes effectuées, cherchant par ce moyen à établir beaucoup plus de contacts et surtout à gagner la confiance des gens en participant aux discussions et aux plaisanteries générales. En même temps, nous avons pu remarquer la sympathie ou la gentillesse de certaines personnes que nous avons tout de suite abordées pour nos enquêtes personnelles.

Forts de cette expérience, pour Beravy-Haut, nous avons alors adopté une autre méthode de travail, en l'occurrence le contact direct avec les paysans.

Il fallait faire montre de beaucoup de tact et de souplesse. Enfin, notre arrivée était précédée par celle des autres membres de l'équipe de recherche, ce qui a résolu un certain nombre de problèmes.

Dans ce village, tout au début, notre souci était de convaincre les habitants que notre travail n'avait rien d'un contrôle officiel et, surtout, que notre séjour s'effectuait dans le cadre du Programme sus-mentionné. Ensuite, il fallait les laisser parler en laissant de côté cette notion de « temps perdu » chère aux gens de la ville, mais beaucoup moins aux ruraux surtout s'ils vous ont enfin adoptés. Puis, petit à petit, sans que les gens s'en aperçoivent, il nous a fallu guider la conversation suivant le questionnaire préétabli.

La question de savoir si nous devons nous présenter avec un calepin et un stylo devant l'informateur a aussi été posée. Certains veulent bien parler à condition que ce qu'ils disent ne soit pas consigné car le fait d'écrire ce qu'il raconte les bloque. En revanche, une conversation naturelle peut mettre à l'aise l'informateur. Après une journée de discussions, même si on se précipite pour tout écrire sitôt rentré chez soi, on risque d'avoir déjà oublié quelques points ou de négliger certains renseignements jugés sans importance au premier abord mais qui apparaissent pourtant considérables après réflexion.

Là, l'expérience des autres chercheurs est intéressante et c'est ainsi qu'après en avoir demandé la permission aux informateurs, nous avons pris la décision de tout transcrire pendant les enquêtes.

Avec le principe anthropologique : « A Rome, il faut faire comme les Romains », nous avons choisi de partager le plus possible la vie des villageois allant au point d'eau avec les femmes, participant aux repas si nous arrivions au moment où ils mangeaient, entrant même dans les commérages ou les conflits familiaux et prenant une attitude intéressée, n'hésitant pas à faire des kilomètres en charrette pour les accompagner au marché...

C'est ainsi, et avec les conseils des membres de l'équipe de recherche, que nous avons pu choisir en toute liberté nos informateurs.

En règle générale, les journées passées sur ce terroir étaient réparties comme suit :

— le matin : révision de tout ce qu'on allait faire de la journée tant sur le choix des informateurs à approcher que sur le questionnaire à suivre suivant le but des enquêtes ;

— le soir : une sorte de compte rendu de la journée de travail, échanges d'expériences vécues et d'idées.

Certes un travail dans une équipe pluridisciplinaire n'est pas toujours aisé : à certains moments les points de vue divergent selon la formation reçue par l'un ou l'autre des membres. Néanmoins en tant que maîtrisante et par conséquent novice en matière de recherches nous pouvons affirmer qu'un travail d'équipe est toujours le meilleur pour une première plongée sur le terrain. Et ceci est valable tant sur le plan méthodologique et scientifique que sur le plan humain. Les quelques jours passés avec cette équipe étaient finalement plus productifs et plus rentables que plusieurs années passées sur les bancs de l'école.